

Bulletin des Amitiés Spirituelles

*« Comme Jésus nous a aimés,
nous aussi, aimons-nous les uns les autres »*

N° 20

Juillet 1933

L'Union divine

Dès que le désir du Ciel s'établit en nous à demeure, voici la pierre de touche de nos décisions : Que ferait Jésus à ma place, dans la circonstance présente ?

D'autre part, l'état de prière devient habituel à quiconque s'est persuadé de son propre néant. Celui-là sait bien que tout ce qu'il pense et tout ce qu'il réalise peut être pensé avec infiniment plus de rectitude, peut être accompli avec infiniment plus de plénitude ; les types idéaux des choses créées resplendent dans le Trésor de Lumière sous des formes angéliques. Il

s'agit de les faire descendre jusqu'à nous, par le dénudement des convoitises, par l'humilité où nous amène l'expérience de nos petitesesses et de nos infirmités.

C'est l'Esprit qui opère dans tous les modes selon lesquels le Ciel nous visite : quiétudes, ravissements, extases, révélations ou miracles. Ces leçons embrassent l'univers. Partout l'Ange conduit le disciple : dans le sein de la terre, dans les abîmes, dans les soleils, dans les océans fluidiques, dans le passé, dans l'avenir, jusqu'aux confins du Néant. Selon la mesure où le disciple se renonce, les vérités habitent en lui, les êtres lui murmurent leurs secrets, et les choses aussi ; et, pour soutenir le poids formidable de ces mystères, il ne peut s'appuyer que sur l'approfondissement de sa petitesse et sur la solidité de sa faiblesse.

Car toute notion est une charge ; toute connaissance entraîne une responsabilité ; nous sommes tous des saint Christophe ; l'Enfant Jésus que nous portons sans le savoir deviendrait vite trop lourd, s'Il ne

donnait Lui-même à nos épaules la vigueur nécessaire. En Jésus, dans Sa vie, dans Ses travaux, dans Ses peines sont exprimés les sciences, les arts et tous les arcanes, non pas en allégories, mais en évidentes réalités. Il faut seulement que nos yeux soient ouverts.

Que cette compréhension mystique ait lieu par le sensible ou le psychique ou l'intellectuel, elle reste indicible et ineffable; essentiellement expérimentale, elle donne d'un coup la science et son application et l'idée avec le pouvoir; elle est vraie enfin, et toute belle parce que toute bonne.

Au cours de cette école passent, par intervalles, les éclairs de l'Union.

★★

L'Union. — Tout ce que l'on pourrait dire de l'Union divine est vain. Personne n'est encore parvenu que jusqu'au seuil.

Être uni, c'est vivre par delà le temps et l'espace — tous les temps et tous

les espaces ; c'est avoir subi, sans mourir, l'horreur indicible du Néant ; c'est soutenir la vue de Dieu sans que cette fulguration ne nous volatilise.

Cela ne peut se faire avant que tous nos corps et nos fluides et nos intelligences aient été lavés des dernières traces du mal.

Cela exige qu'on n'ignore plus rien des choses de la terre, des secrets du zodiaque et des mystères des constellations ; qu'on ait expérimenté toutes les formes de l'existence ; que toutes les joies, même les plus augustes, aient perdu leur saveur, et toutes les souffrances leur âpreté.

Etre uni, c'est se sacrifier constamment, partout, spontanément ; c'est ne plus connaître la crainte de se perdre ; c'est ne plus pouvoir se troubler.

Etre uni, c'est ne plus rien désirer : ni la beauté des archanges, ni la vie glorieuse des dieux, ni la vie abstraite des transcendances.

Etre uni, c'est se sentir un néant ;

c'est s'être travaillé si à fond, c'est être recuit au feu de tant d'épreuves qu'en nous il ne reste plus rien qui soit nous. C'est avoir si longtemps traîné nos chaînes qu'elles se soient usées, qu'elles tombent de nos chevilles. C'est être capable de recevoir la Liberté.

Etre uni, c'est pouvoir distinguer Jésus sous tous les vêtements, sous les plus splendides et sous les plus vils. C'est avoir reconquis l'innocence primitive, si bien que nulle humble bête de la terre ne s'effarouche plus à notre aspect et que nul formidable démiurge ne nous fasse plus trembler.

Cependant, quiconque accomplit l'une des sept perfections possède les six autres.

Les états que décrivent les docteurs : le rapt, le ravissement, l'ivresse, le sommeil mystique, les touches divines, les blessures d'amour, les noces spirituelles, la vision béatifique ne constituent qu'un fragment de la très longue liste des expériences de l'Union. Si le simple corps physique est un organisme tellement compliqué que les

plus savants n'arrivent pas à le connaître, notre personnalité complète, qui communique avec la multitude des mondes, apparaît comme indéchiffrable ; tout ce que les plus sages parmi les hommes ont dit de l'homme n'est qu'une fraction infinitésimale de ce qu'il y aurait à savoir.

Ici donc, il faut se taire. Ici s'élève seul le chant toujours neuf de l'amour ; ici ses ailes se déploient, son sang coule à flots ; il enflamme l'univers du zénith au nadir, il lui verse sa splendeur omnipénétrante, il comble tous les abîmes, il réalise tous les impossibles.

Ici la créature a payé sa dette aux pierres, aux plantes, aux animaux, aux instincts, aux passions, aux idées, aux hommes, aux patries, aux religions, aux démons, aux esprits et aux dieux. Elle est libre. Libre, elle peut s'envoler d'Aldébaran à Antarès, de Neptune à la Lune, du Ciel à l'Enfer. Libre, elle peut s'entretenir avec tous les êtres, se réjouir de toutes les beautés, s'enrichir de tous les trésors ; mais

libre, elle donne tout, parce que le Père lui a tout confié. Elle est plus forte que les dieux, plus splendide que les Anges ; elle est l'Homme.

Et, dans le suprême effort de toutes ses puissances intégralement reconquises, elle offre au Père cette liberté précieuse, au Père qui l'a aidée, par le moyen du Fils, à parfaire lentement, le long des siècles, le Grand'œuvre intégral.

Elle se charge librement des chaînes bénies de l'Amour. Elle peut tout. Mais elle ne fera plus un geste sans en demander la permission à son Seigneur ; tous les secrets lui sont ouverts, mais elle n'interrogera plus jamais que pour les besoins de sa mission ; toutes les portes tombent devant elle, mais à chaque gardien elle paiera quand même le prix de son passage.

Puisse notre Jésus, après avoir encore lavé nos pieds, nous prendre tous dans Ses bras miséricordieux et nous faire asseoir à Sa table, pour l'Éternité !

Extrait d'un écrit de Sédic

A. M. Beaudelot

A l'âge de 79 ans, après une vie où il s'est donné sans compter et où il a accepté avec un rare courage des épreuves que connaissent seuls ceux qui l'ont approché de très près, A. M. Beaudelot, qui fut pour beaucoup d'entre nous un ami, s'en est allé vers la patrie éternelle.

Nous nous associons fraternellement au deuil de tous ceux qui l'ont aimé, notamment au deuil de la revue Psyché qu'il fonda il y a vingt-cinq ans et dont il fut l'âme jusqu'à ces dernières années.

Au début de la guerre, lorsque Sédir réunissait ses amis le dimanche après-midi dans le premier local que nous avons occupé rue de Seine, Beaudelot a assisté plusieurs fois à nos rencontres, s'associant avec ferveur à nos travaux.

Nous n'oublierons jamais son dévouement, son affabilité, son énergie, sa constance. Et nous nous souviendrons en particulier, avec une profonde gratitude, que,

lorsque Sédir commença son apostolat mystique, Beudelot se mit tout entier à la disposition de son ami pour lui faciliter l'édition de ses premiers ouvrages sur l'Évangile.

D'où viendra la lumière ?

Le monde se débat dans une terrible impasse non seulement politique, sociale, et économique, mais avant tout spirituelle.

Les intelligences sont désorientées ; on entend prôner les théories les plus subversives. D'aucuns préconisent l'exaltation de la volonté personnelle comme moyen de salut, tandis que d'autres prêchent l'athéisme et vont jusqu'à vouloir l'inculquer à l'esprit des enfants.

On ne croit plus aux miracles (« le surnaturel qui paraît naturel »), mais on est fasciné par le merveilleux (« le naturel qui paraît surnaturel »). On ne sait plus que la foi vraie peut soulever les montagnes, guérir des incurables et sauver du désespoir.

Partout, derrière une façade encore brillante, c'est le vide et l'amère lassitude ; les idoles que les foules servaient sont brisées ou muettes. Comme au temps d'Hérode, une angoisse inexplicée pénètre nos cœurs déçus par les dieux

de la gloire humaine et de l'argent, par les philosophies et même par les prétendus mystères dévoilés.

Et la terre attend son Maître ! D'où viendra le salut ? « Le Rédempteur est venu, disait Louis Blanc ; mais la Rédemption, quand viendra-t-elle ? »

Or, le Maître de la terre, c'est Celui-là même qui l'a créée, c'est le Christ, et c'est parce que le monde ne s'est pas encore décidé à mettre en pratique Ses divins préceptes qu'il est en proie au désordre. On a voulu goûter à tous les fruits ; et seul, Jésus est le Chemin, l'Homme parfait, le Réconciliateur, le Vivant et la loi qu'Il donne, loi d'amour et de pardon réciproque, peut seule nous sauver. Il faut choisir entre Lui et Mammon.

Depuis Rome, le monde a peu changé, bien qu'il soit revêtu de nouveaux masques. Certes, au cours des siècles, l'action du ferment christique s'est fait sentir, mais comme il reste de pâte à faire lever ! et comme la loi d'amour est encore, pour beaucoup d'entre les hommes, un commandement toujours nouveau !

Pourtant, il y a dix-neuf siècles, un obscur prophète d'un pays méprisé, douze hommes craintifs et ignorants, soixante-dix pauvres disciples apportèrent l'Évangile avec, dans les yeux, une lumière et une paix radieuse, et, dans les mains, une bénédiction que la majorité des hommes n'ont pas voulu recevoir.

Ah ! comme il fait bon relire cette histoire miraculeuse des « Actes des Apôtres » ! Comme

cela nous repose du bruit des vaines activités et des luttes de toute sorte où se complaît notre génération ! Nous rêvons alors d'un temps où les hommes seraient frères ! Ainsi Luc nous rapporte que « la foule de ceux qui avaient cru était un seul cœur et n'était qu'une âme... et qu'ils persévéraient dans la communion fraternelle ». (Actes IV-32 et II-42)

C'est que, par l'observance de la loi d'amour, l'homme entre dans le monde extraordinaire de la foi.

« La foi, écrit Sédir, ce n'est pas affirmer : je ne comprends pas telles paroles, mais je crois qu'elles sont vraies ; cela, c'est l'ombre de la foi. La foi, c'est d'être assailli et meurtri, et de sourire et de tendre la main aux agresseurs ; c'est de perdre sa fortune et sa réputation, et de sourire aux railleries et aux critiques ; c'est de perdre l'être qu'on chérit, et de sourire à la paix qui monte ; c'est de se voir méconnu et méprisé par celui-là même pour qui on a subi toutes les fatigues, et de sourire à l'espérance de l'aurore inconnue où cet être nous reviendra. »

Une telle paix, une joie aussi pure franchit les bornes du monde et nous acclimate au Royaume d'amour, au Ciel que Jésus est venu nous ouvrir. « Voyez comme ils s'aiment », disait-on des premiers chrétiens.

On s'explique alors que les saints, les apôtres soient transformés jusqu'à l'imitation ponctuelle de leur Maître, que, sous leurs pas, fleurisse

le miracle et que leurs belles vertus cachées s'épanouissent en fruits suaves de charité, d'humilité, d'héroïsme paisible et joyeux. Chaque disciple authentique, en se faisant peu à peu semblable au divin Modèle, devient une partie intégrante du Verbe ; et, quand plusieurs sont ensemble, ils forment une « pierre vivante » de la Jérusalem céleste.

Relisons, à ce propos, le très beau livre de Sédir « Les Sept Jardins mystiques ». Nous y trouverons, ainsi que dans les œuvres des Saints, la description de la nouvelle naissance de l'esprit, des étapes par lesquelles il passe, des épreuves qu'il subit pour s'affiner.

Notre esprit fut incarné en Adam. Il a vécu l'existence des grands patriarches, reçu la promesse en Abraham ; il a traversé le déluge avec Noé. Moïse lui a donné son premier code. Il s'est mûri par de multiples tribulations ; il a pleuré avec Jérémie ; il a chanté avec David et Salomon.

Voici que maintenant il peut recevoir le Verbe et suivre la loi parfaite. Dans la vie douloureuse puis glorieuse du Christ, il trouvera l'accomplissement de son destin. Et quand, à la fin des siècles, il vivra l'Apocalypse de Jean, c'est le Ciel originel qui le recevra dans la béatitude définitive.

Mettons-nous donc en route avec Jésus. Insérons à chaque minute l'amour, force mystérieuse et toujours neuve, dans le faisceau compact de nos égoïsmes. Écoutons le seul appel qui vaille

d'être entendu ; vivons la seule vie digne d'être vécue ; buvons la seule eau qui désaltère.

Sans doute sommes-nous arrivés, à notre époque troublée, au fond de l'impasse.

Après avoir chanté la force brutale, puis la justice équilibrante et la solidarité, nous devons entrer dans un monde nouveau (qui pénètre l'ancien mais n'en résulte pas) : celui de la Liberté vraie où, tous, nous suivrons la loi nouvelle, où les héros et les sages deviendront les saints, où les dieux justiciers auront fait place au Bon Berger, où les symboles et les mythes se seront métamorphosés en de vivantes réalités. Par le don de nous-mêmes et le portement de la croix, ouvrons la brèche lumineuse sur le paradis retrouvé.

Et, plus tard, dans le Royaume éternel, ce désarroi qui nous inquiète aujourd'hui, mais qui nous aura poussés vers l'Ami, nous le bénirons comme un premier pas d'enfant prodigue sur le chemin de la Maison bienheureuse où le Père nous attendait.

Ceux à qui Dieu a donné la religion par sentiment de cœur sont bien heureux et bien persuadés. Mais pour ceux qui ne l'ont pas, nous ne pouvons la leur procurer que par raisonnement, en attendant que Dieu la leur imprime lui-même dans le cœur, sans quoi la foi est inutile au salut.

Pascal.

Les Yeux

Rien n'est plus mystérieux dans la physiologie humaine que ces deux éléments mobiles et changeants que nous nommons les yeux. Indépendants par leur matière, toute différente de celle de la peau ou des muqueuses, par leur transparence réfractant la lumière, par leurs couleurs, par l'expression qu'ils savent donner au visage, on les croirait, si l'habitude n'était pas de les y trouver, comme perdus, pas à leur place dans cette figure que nous regardons en face.

Ils donnent l'impression d'appartenir à un autre plan, à une dimension encore inconnue mais voisine, d'être le vestige d'un corps glorieux que nous aurions abandonné avant de venir, mais dont il ne nous resterait plus que ces deux points brillants. Ou bien, ils nous font penser à un être cher enrobé, caché sous la carapace grossière d'un autre individu et qui, emprisonné, n'aurait, pour communiquer avec le reste du monde, que ces paupières s'ouvrant et s'abaissant comme des volets.

Les anciens éprouaient du reste le besoin, quand ils réalisaient une statue magique ou un masque mortuaire, d'ajouter, à la place des yeux, du quartz, de l'agate ou des pierreries rappelant l'irisation de leur éclat. L'œil d'Isis était sacré et, porté en talisman, il passait pour protéger de l'esprit malin; sous la tête de la momie, le peintre copte représentait sur le sarcophage l'œil clairvoyant d'une divinité jugeant les individus après la mort. L'Ourma du Bouddha,

enchâssé sur le front serein, marquait bien encore cette vision supra-humaine que rien ne peut tromper. Souvenez-vous des yeux pers de Pallas, de ceux hallucinants de la Gorgone.

Mais tout cela tient trop aux spéculations symboliques et ne nous intéresse que médiocrement. Pas plus, du reste, que cette série de lieux communs répétés, à satiété, où cependant l'intuition populaire a cristallisé toute une suite de ces valeurs cachées et évocatrices.

« Porte de l'âme », disaient assez justement les Grecs. Mais il y a plus encore : miroir de l'esprit, ou, mieux, fenêtre ouverte sur l'âme profonde et secrète de cet être que nous ne connaissons pas, que nous ne connaissons jamais, quoiqu'il vive à nos côtés. Regardez en effet ces yeux et voyez comme ils évoquent, comme ils révèlent quelque chose de plus lointain que cette terre de la substance de laquelle ils sont faits cependant.

Jésus a dit que « nous avons des yeux et que nous ne voyons pas ». C'est, hélas ! la vérité ; notre regard demeure superficiel, périphérique aux êtres et aux choses ; nous ne savons rien lire de toutes les merveilles qui nous entourent. Qu'importe cette avidité curieuse qui enregistre toujours plus, si elle comprend souvent moins que ce que l'aveugle même peut saisir ? Sédir dit, parlant de « nos pauvres regards si faibles encore », que « tout ce que nous faisons et pensons aboutit à nos yeux ». Pensées généreuses, élans vers notre prochain, oraisons vers le Ciel, et aussi senti-

ments d'envie, d'orgueil et de haine « aboutissent aux yeux, leur donnant de la clarté ou de l'ombre ».

Beaucoup de visionnaires parlent de ces flammes multicolores partant de la rétine en faisceaux droits, flammes plus ou moins longues, plus ou moins claires, s'échappant de l'être vers des buts lointains. Ce sont là des prolongements, malheureusement invisibles à nos regards, et qui marquent cette liaison nécessaire avec ces domaines que nous pressentons, auxquels nous aspirons. « La machine humaine, dit encore Sédir, n'est jamais deux fois la même ; telles cellules, qui sont humbles ou résignées à un moment, sont parties et remplacées plus tard par d'autres qu'il faut éduquer. Quand nous aurons éduqué toute l'armée qui tourbillonne en nous, nous aurons de la stabilité. Les cellules corporelles passent par tout le corps et arrivent aux yeux ; quand elles ont fini le travail dans les yeux, elles nous quittent ». Un feu particulier se révèle du reste dans les regards de ces êtres dont nous cherchons toujours la rencontre. Ce vertige qui nous prend devant leur profondeur insoutenable, cette impression d'être lus, d'être transpercés dans les moindres fibres de notre être, ne trompent pas. Une irrégularité de traits, une laideur même, une pauvreté physique se transposent subitement, s'illuminent par l'éclat de ces yeux dont les rayons fécondent nos cœurs bien plus que des paroles.

Par contre, combien de figures aux jolis traits droits restent mornes et sans vie ; combien d'yeux mêmes, grands et beaux de forme, demeurent vides ! Du noir foncé au gris clair, les yeux gardent tous, par

leur couleur, un reflet des planètes où les êtres ont passé ; mais la qualité seule importe.

Quoique les yeux bleus donnent en général une impression d'insécurité, d'instabilité de l'âme, il en est parmi eux cependant qui apaisent, comme un coin du Ciel. Avez-vous déjà pensé au regard insoutenable des yeux noir-bruns du Christ, dont le fonctionnaire romain fait mention dans son rapport à César ; n'avez-vous pas tremblé de le voir se poser définitivement sur vous, ce divin regard ! Et celui, tout couvert de larmes, de la Vierge, ses iris d'un vert profond que des stries grises rendent indéfinissables, ainsi que disent ceux qui ont eu le privilège de les contempler.

Quand vous passez dans la rue, combien rares sont ces yeux qui s'ouvrent à vous comme une conscience pleine d'effusion, comme une communion profonde et plus affectueuse encore que la conversation prolongée de deux amis ! Que de choses nobles et graves peuvent être dites ainsi dans le silence, en l'espace d'une seconde !

Au contraire, que d'inquiétude dans la plupart de ceux qui se défendent contre votre regard ou vous livrent des yeux apeurés ! Car, hélas ! s'il peut y avoir communion, il y a aussi, et le plus souvent, ruse et guerre, mensonge et trahison, sous ces cils qui battent... Mais ne jugeons pas ; ne nous arrêtons pas aux révélations que peuvent nous faire les yeux de nos frères malheureux et portons-leur de plus en plus l'excuse et l'amour. Que nos regards se chargent de douceur, et nos cœurs de prière pour eux !

Le marbre

Au creux du vallon, près d'un ruisseau qui babille, une usine abandonnée : une marbrerie, comme il y en a tant dans ce pays.

Ça et là, dans les hautes herbes, de gros blocs en désordre avec des taches brillantes et colorées, des masses de chair qu'on dirait vivante. Et des machines rouillées... Tout sommeille par la volonté d'on ne sait quel magicien noir...

Par un jourré voisin, je débouche brusquement au fond d'une carrière où d'autres blocs monstrueux reposent ; et j'imagine au clair de lune les rondes fantastiques des lutins et des korrigans.

Assis dans l'ombre, je médite ; peu à peu, j'entends la leçon que, par ces pierres, me donne encore le Maître, Celui qui est le Roc antéséculaire où nous devons bâtir notre maison, et la Pierre d'angle qui soutient Son invisible Eglise.

Les marbres bleus et roses, le somptueux granit Labrador, le Carrare, l'onix du Brésil, venus de leurs gîtes lointains symbolisent et figurent nos voyages, les travaux de notre purification mystique.

Nous dormions comme eux dans les ténèbres et l'immobilité, sauf quand le feu du ciel ou les tempêtes souterraines nous ébranlaient de leurs tonnerres. Puis, au jour marqué, le Destin conduisit vers nous le mineur armé du pic ou de l'explosif, et, déchirés, arrachés à notre sommeil,

nous avons connu la lumière et les caresses de fluides nouveaux. Nous sommes entrés dans la vie, nous avons été confiés aux artisans habiles qui devaient nous façonner.

A des signes imperceptibles le Maître avait distingué le futur chef-d'œuvre dans la masse brute, la noble statue dans la matière informe ; dans ces lignes rigides où lentement s'étaient cristallisées nos habitudes, le Maître avait prévu de chatoyants dessins pour orner Sa Maison.

Avant de quitter le pays de ses origines, la pierre est grossièrement équarrie par de nombreux coups réguliers qui la diminuent, la font souffrir, mais la rendent plus facile à manœuvrer.

Cette ébauche est alors amenée vers l'usine où elle doit prendre une forme qu'elle ignore, qu'ignorent même les ouvriers de son destin ; mais le maître sait pourquoi le bloc est là, et pour quelle œuvre on l'a demandé.

Ne sommes-nous pas aussi dirigés vers le champ de travail où nous prendrons à la fin notre figure d'hommes libres ? Et là, par des séparations moins brutales quoiqu'aussi douloureuses, le ciseau détachera peu à peu tout l'inutile, le marteau de l'adversité et l'eau des larmes nous imposeront, tour à tour, de nombreux polissages.

Des couleurs naissent, des lignes s'épurent, un merveilleux travail s'accomplit, un chef-d'œuvre apparaît, une idée s'incarne en la pierre brillante et nacrée, pour la plus grande joie des yeux et de l'esprit.

Voici la riche parure de la maison ; voici le décor du foyer dont les flammes aviveront l'éclat ; voici les objets nombreux dont chacun représente un bonheur ; voici les autels, modestes et somptueux, et les pierres tombales.

J'entrevois le sens des peines que le Destin nous inflige, et derrière le ciseau qui nous tourmente j'essaie de voir le divin Sculpteur qui veut arrondir les angles qui nous enlaidissent. J'accepte alors les déchirements qui épurent l'esprit, et j'aime le Céleste Ouvrier qui m'aime.

Résisterai-je au travail surnaturel qui, lentement, me transforme en pierre vivante alors que les martyrs se sont offerts à de tels déchirements pour former l'autel où devait officier le divin Sacrificateur ?

Le roc gémit d'être brisé, le bloc souffre d'être taillé et poli. Nous gémissons et souffrons dans les épreuves, les morts, les terreurs nocturnes, la soif et la faim.

Le marbre voudrait savoir pourquoi on l'arrache à sa montagne, pourquoi on le transporte en ce mystérieux pays de souffrance qu'est l'usine des hommes. Nous aussi voudrions connaître la raison de ces arrachements et de ces affinages que le Destin nous fait éprouver, le but de ces douleurs !

Écoutons les paroles illuminatrices et salvatrices que le Maître a prononcées pour nous :

« Je suis la voie, la vérité et la vie. Nul ne vient au Père que par moi » (Jean XIV-6)

Et : « Tout sarment qui porte du fruit, mon Père l'émonde, afin qu'il porte encore plus de fruit ». (Jean XV-2).

Montmartre

Qu'est-ce que Montmartre vient faire dans ce bulletin des Amitiés Spirituelles ? direz-vous.

Oui, en effet, la Butte a, depuis longtemps, une mauvaise réputation ; son évocation attire immédiatement des sous-entendus et le sourire ironique des étrangers. Nous-mêmes oublions trop souvent aussi qu'elle fut montagne sacrée, sainte par son rôle chrétien ! Car la ville s'est développée lentement sur les bords de la Seine entre le mont Locutitius (dédié plus tard à sainte Geneviève), centre intellectuel du monde, et le mont de Mars, pôle religieux, cœur spirituel de Paris. Englobée dans la grande forêt du Rouvray qui, dès les premiers âges, s'étendait jusqu'aux bourgs de Boulogne et de Clichy, le versant nord porta longtemps, et en souvenir des mystères druidiques, le nom de « bois sacré ». Plus tard, le courant latin imprima au versant sud les va-et-vient d'une activité romaine chaque jour grandissante.

De Lutèce, alors sur la rive gauche, prêtres et fidèles montaient vers le haut de notre colline pour rendre aux dieux le culte consacré. A

certaines époques, la foule s'y rendait également pour offrir des sacrifices sur les autels dédiés à Mars et à Mercure. Et l'histoire raconte que c'est à l'occasion d'une de ces fêtes que trois prisonniers de marque devaient solennellement abjurer leur religion, déclarée séditeuse.

Longtemps pourchassés par les légionnaires du proconsul, cela jusque dans les carrières de Montrouge où les agapes chrétiennes avaient lieu, saint Denis, accompagné de ses diacres Rustique et Eleuthère, montèrent le fameux chemin des martyrs. Nous savons la suite, c'est-à-dire leur attitude digne, leur supplice et l'exemple qu'ils surent donner aux habitants de la région.

Sédir nous a dit à ce sujet, dans ses conférences sur la vie inconnue du Christ, que le Maître passant par les Gaules, avant de rejoindre la Palestine, s'était assis et avait prié en haut de la côte, là où devaient tomber les trois têtes croyantes.

C'est, du reste, de ces féconds holocaustes que les églises jaillirent du sol, à l'époque de la foi naissante et, particulièrement, cette pure église Saint-Pierre, qui se fait encore toute humble aux côtés du grand et froid Sacré-Cœur moderne. Elle avait d'abord porté le nom du premier évêque au col tranché ; puis, à la fondation de l'abbaye de Montmartre, elle prit celui de Petrus.

De ce foyer carmélite où les plus nobles noms de France vinrent s'agenouiller, de cette ruche butinante sur la capitale et ses environs

partirent, vers le monde, de nombreux essaims. Par ses rapports avec la réformatrice espagnole sainte Thérèse, les annales relatent le passage d'Ignace de Loyala qui, dans la crypte romane encore existante, fit ses vœux de fondation pour l'ordre des Jésuites, en compagnie de Xavier et de quelques-uns de ses futurs disciples. Cette antenne spirituelle fut utilisée aussi par saint François de Sales avant l'institution des Dames de la Visitation et par saint Vincent de Paul pour ses Sœurs de la Charité.

Si, comme nous le savons, les sommets géographiques ont un sens de symboles en mystique, ici l'altitude semble assez bien cadrer avec celle de l'esprit, puisque notre colline fut, pendant un temps, la trombe céleste, le courant d'air spirituel que les fondateurs, les saints ont pressenti et où ils sont venus demander de l'aide.

Dominant les cloches de Notre-Dame et les hautes flèches de plus beaux sanctuaires, ce petit clocher de Montmartre, où le droit d'asile fut conservé très longtemps, où les pèlerins venaient de tous les coins de l'Europe, demeure donc comme un pieux souvenir.

Les hommes, ivres d'orgueil et de fausse indépendance, ne peuvent malheureusement garder ces contacts providentiels. Saint-Pierre — alors que, pendant la Révolution, la colline portait le nom de Marat — fut successivement magasin, temple de la déesse Raison, salle d'assemblée. Dans ces murs, au lieu d'une flamme, il n'y eut

bientôt plus qu'un lumignon, et l'ombre se fit lentement tout alentour.

Montmartre, nous le savons, eut bien encore un rôle politique, héroïque, pendant les guerres et un rôle artistique et littéraire ; mais ce qui nous intéresse, c'est-à-dire le sens mystique du lieu, disparut avec les dernières ailes des moulins à vent.

Cependant, et c'est là ce qui nous touche profondément, c'est sur cette butte, alors simple et sainement gaie, que notre mouvement des Amitiés Spirituelles prit aussi naissance, tout comme les grands ordres du XVII^e.

Oui, c'est dans l'ancienne rue des Brouillards, qui porte actuellement le nom de rue Girardon, derrière le moulin de la Galette, que certains vieux Amis de la première heure vinrent écouter l'étrange et généreux garçon, très humble, quoique déjà plein de connaissances, qui les entretenait d'idées christiques.

Ce grand solitaire, ce timide, devait, par obéissance, entrer de plus en plus dans ce rôle que le Ciel lui réservait et devenir le chef du groupe, le conférencier, l'écrivain inspiré, le Sédit enfin que nous aimons.

Il avait donc retrouvé la part de cette lueur chrétienne dont la colline s'auréole encore ; et, sous les prétextes de vie modeste, de goûts artistiques, la liaison se prolongeait, se ravivait peut-être.

Après bien des années d'efforts et de prière, alors que, grâce à Dieu et à lui, nous existions, que nous faisons nos premiers pas, la mort vint nous prendre cet ami incomparable, ce guide précieux, cet exemple inimitable. Mais il nous a lui-même trop bien convaincus que la mort n'est qu'une apparence et que l'existence terrestre n'est qu'une étape de la vie éternelle, pour ne pas nous soumettre avec une douce résignation !

Et le dernier coin de terre marqué pour recevoir ses restes s'ouvrit sur la colline, proche de ce petit appartement de la rue Girardon. Le cimetière Saint-Vincent, où l'on ne creusait plus de tombes nouvelles depuis plus de soixante-dix ans, reçut, par grâce spéciale, les restes de Sédir.

Le cercle de cette vie extraordinaire se fermait donc à cent mètres du lieu où son œuvre avait commencé, c'est-à-dire sur le haut de Montmartre !

La belle visite

Il est à peine dix heures du soir ; je suis seul.

Oui, seul à nouveau.

Seul, devant mon bureau ravagé par deux jours de rage folle ; mes stylos sont en pièces ; brisée, la lampe ; et le téléphone, dans un coin, par terre, doit être bien malade.

Et, devant cette dévastation, je souris doucement, un peu honteux de moi-même.

Je ne suis plus du tout fâché !

Ruiné — ou à peu près — je le suis, très certainement.

Mais je ne suis plus fâché du tout !

Et voici pourquoi :

★
★★

Il y a une heure, environ, il y eut un coup de sonnette. Balayant d'un coup de pied quelque chose qui dut être une corbeille à papiers, je m'en fus ouvrir, rageusement.

Ils étaient deux — deux messieurs — sur le palier.

Tout de suite, ils se découvrirent ; et les deux visages apparurent en clarté, sous la lumière directe du plafonnier d'antichambre.

Je ne vis tout d'abord que leurs regards — leurs regards à tous deux — et ce fut en moi un choc étrange.

Pensez donc : se trouver subitement devant deux personnages que jamais on n'a rencontrés ; et puis, sentir monter, des abîmes mystérieux de soi-même, cette certitude : « je les connais », c'est troublant, n'est-il pas vrai ?

★
★★

Donc, ils s'étaient découverts.

Et, maintenant, nous voilà tous trois assis, autour de la table.

Comment les définir ?

Ils sont tous deux à peu près du même âge : cinquante-cinq ans, à première vue.

Mais très différents l'un de l'autre.

Le plus petit a posé sans façon, sur la table, son chapeau de feutre.

Il est vêtu sans recherche, mais avec un grand souci de netteté : son large faux-col rabattu, de forme archaïque, est éblouissant ; ses yeux gris calmes et bons, me fixent, sous de gros sourcils ; une infinité de rides fines rayonne de ses paupières plissées ; et son visage fatigué semble un champ de bataille labouré d'assauts désormais apaisés ; un visage — tiens ! cette phrase qui me revient soudain — « tanné comme s'il avait reçu tous les aquilons de la Terre ! »

Son compagnon est de stature élevée ; ses cheveux, tout argentés, et sa barbe, fort grise, adoucissent un visage aux grands traits dominateurs.

Il se dégage lentement avec, sur les genoux, un feutre gris aux larges bords ; son élégance, du meilleur goût, gagne à être détaillée — chose rare !

Il me regarde aussi.

Et, de ses yeux, semble jaillir une force fluide ; et il me semble que cette force me clarifie,

coordonne mes pensées en tumulte ; et voici que me revient tout à coup une affirmation de cette certitude un peu oubliée que, quelque part, un Principe divin me guide, pas à pas, vers Lui-même...

(Une réminiscence, encore !)



Bien entendu, toutes ces impressions se sont succédé en quelques instants.

Le visiteur à la barbe grise prend la parole :

« Nous sommes venus, cher Monsieur, mon ami et moi, parce que vous nous avez appelés — oh ! sans vous en douter, peut-être !

« Vous nous avez appelés avant-hier soir, quand vous avez eu ce gros ennui qui, depuis, vous fait vivre dans un état d'exaspération véritablement susceptible de causer quelque inquiétude à vos amis, connus ou... inconnus. »

Un sourire éclaire sa face grave ; il me semble qu'une onde de bonté naît, rayonne, m'imprègne.

Il continue :

« Vous souvenez-vous qu'à ce moment — qui est évidemment un coup très dur pour votre existence matérielle — il vous est revenu à la mémoire un passage d'un livre bien souvent lu où il est question, justement, d'une... mésaventure dans le genre de la vôtre ?

« Un homme « roulé », comme vous venez de l'être ; l'indignation est grande, au cœur de cet homme ; et l'idée de vengeance envahit son horizon.

« Et puis, voilà que tout s'apaise, que tout cela, désespoir, rancœurs, rancunes, amertumes, dégoûts, se dissipe en lourdes volutes rampantes.

« Quelque chose a passé, cher Monsieur — ou quelqu'un.

« Croyez-vous que cela ne puisse arriver que sous une tonnelle de Ménilmontant ? »



Il est bien improbable que notre entretien se soit terminé ainsi ; que mes deux visiteurs n'aient rien ajouté ; et que je n'aie rien répondu. Mais je n'en sais rien ; je ne le sais plus.

Pourtant... il n'y a qu'un moment, n'ai-je pas vu disparaître dans l'escalier un petit chapeau sombre et un grand chapeau gris ?

Ai-je vécu ou rêvé cette soirée de féerie ?



« Mon Dieu, au nom de cette Paix que Vous avez fait descendre en moi, pardonnez à celui qui m'a fait du mal, comme je lui pardonne moi-même ; et que Votre miséricorde allume, dans sa nuit, la petite flamme qui le guidera jusqu'à

l'aube — l'aube où Votre Soleil est proche. Ainsi soit-il. »

Au mur, sous le verre qui le protège, le profil pensif de l'Ami des créatures se penche doucement.

Un ami sut fixer en beauté l'image vénérable, le jour où il tint dans ses mains la médaille millénaire que Rome ignorait, sous un tas de ses ferrailles éparses.

Et j'écoute la voix qui, par elle, nous parvient, de l'époque miraculeuse :

« L'Envoyé est venu, régnaant dans la Paix ; et, devenu la lumière de l'Homme, il vit. »

Entr'aide

UN APPEL LANCÉ PAR T. S. F.
PAR LA LIGUE DE BONTÉ :

Garçons et filles de tous pays, de toutes nations, de toutes langues.

Nous, enfants du pays de France, groupés sous le signe de la Ligue de Bonté, sommes heureux de répondre à votre fraternel appel en vous envoyant aussi notre salut et notre souvenir.

Communiant avec vous, frères et sœurs de toutes les nations, nous souffrons comme vous de voir chez les

hommes, nos aînés, tant de discordes, tant de malheurs, tant de haines.

Il nous semble bien, à nous aussi, que tout cela vient d'un grand malentendu, comme d'une grande incompréhension de choses toutes simples...

Ne serait-ce pas tout naturel de s'aimer, tous ? Nous croyons pourtant que ces maux prendraient fin sur la terre, si les hommes, se rappelant qu'ils sont frères, se tendaient la main en cherchant, avant tout, à s'aimer, pour se connaître et se comprendre.

Aussi, nous voulons former à travers le beau ciel bleu une chaîne de pensées paisibles et sereines que nous vous envoyons et nous sommes certains que nous créerons ainsi, tout le long de ces ondes invisibles qui nous unissent, un courant de chaleur, de lumière, de confiance et de paix, persuadés que, si nous voulons installer la Loi d'amour tout au fond de notre cœur, nous arriverons peu à peu à transformer le cœur du monde.

Petits enfants de tous pays, de toutes nations, de toutes langues, « aimons-nous les uns les autres ».

UN GROUPE DE PETITS ENFANTS FRANÇAIS
DE LA LIGUE DE BONTÉ.

Bibliographie

SÉDIR. — LES DIRECTIONS SPIRITUELLES, in-16, sept francs, en vente à la Bibliothèque des Amitiés Spirituelles, 2, rue du Point-du-Jour, à Bihorel (S.-I.)

C'est un guide pour les disciples de l'Évangile qui veulent entreprendre une discipline plus stricte; il donne des indications utiles pour la réalisation quotidienne de l'Idéal mystique.

*
**

LEON VALLÉE : VÉRITÉS PRATIQUES SUR LA VIE HUMAINE, chez l'auteur, 3, rue Pasteur, Le Havre (Seine-Inf^{re}), in-16, dix francs.

Livre de claire et simple logique, de lecture agréable et facile et qui, par l'observation des faits les plus ordinaires et des données de la conscience, amène le lecteur à admettre l'existence indépendante de l'esprit et, en outre, d'une âme éternelle et divine en l'homme, distinction fondamentale pour comprendre quelque chose des phénomènes de la vie intérieure et qui est en harmonie avec l'enseignement de nos « Amitiés Spirituelles ».

De plus, livre utile parce qu'il montre que l'égoïsme est la cause première de nos souffrances et que le seul remède vraiment efficace et universel, c'est l'altruisme, donc la charité.

Sa lecture sera une bonne préparation pour ceux qui ne seraient pas encore prêts pour lire les ouvrages de Sédir et des grands mystiques.

*
**

ANDRE SAVORET : LE BUCHER DU PHENIX, aux Editions Psyché, 36, rue du Bac, Paris.

Ceux qui ont apprécié les ouvrages savants et riches de pensée de M. Savoret seront heureux de connaître le poète. Ils liront avec plaisir et non sans profit ces poèmes où s'expriment, dans une forme très pure et vibrante, sa sensibilité, son idéal, sa foi.

L'ÉDITEUR-GÉRANT : A.-L. LEGRAND, 3, rue du Point-du-Jour, Bihorel (S.-I.)

Imprimerie spéciale des *Amitiés Spirituelles*, 86, boulevard des Belges, Rouen